

Aristote : sur le vin, le sexe, la folie, le génie

Mélancolie

Pierre Gravel

Volume 18, numéro 1, printemps 1982

Anatomie de l'écriture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036755ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036755ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, P. (1982). Aristote : sur le vin, le sexe, la folie, le génie : *Mélancolie*. *Études françaises*, 18(1), 129–145. <https://doi.org/10.7202/036755ar>

Aristote : sur le vin, le sexe, la folie, le génie

Mélancolie

PIERRE GRAVEL

pour VIANNEY DÉCARIE

Traduction et présentation pour servir de balises
historiques à certains courants de pensée.

Soit donc Aristote sur le vin, le sexe, la folie, le suicide, le génie. Ou, la mélancolie comme humeur cardinale du philosophe, du politique, du poète, de l'artiste en général. Socrate et Platon auraient été aussi mélancoliques qu'Ajax et Héraclès. Comment rendre compte de l'excellence? La réponse de ce texte est étonnante : on serait exceptionnel (*perittos*) en philosophie, en politique, en poésie et dans le domaine des arts, par le travail d'un surplus, d'un excédent (*perissôma*), d'un résidu de nourriture élaborée dont la coction ultime n'est pas terminée, ou dont la catharsis n'est pas tout à fait réalisée. Telle serait la thèse somatique ou matérialiste de ce texte dont nous livrons aujourd'hui la traduction française, la première depuis celle qu'avait donnée, au siècle dernier, Barthélémy de Saint-Hilaire.

Ce texte, dont l'attribution à Aristote est contestée, nous paraît important pour un certain nombre de raisons. La première et la plus fondamentale tient à ce que, dans l'étrange balancement qui est le sien entre une conception purement phénoménologique externe et une conception médicale et biologique, ce texte peut être considéré comme une charnière ou une balise dans l'histoire occidentale de la folie. En un double sens : d'une part quant à la

synthèse historique qui y est effectuée entre des traditions médicales d'inspiration principalement pythagoriciennes, et, les littérales «vues» de Platon sur la folie comme bienfait, source d'inspiration et condition, dans le *Phèdre*, du bien penser; d'autre part, quant à l'étrange sur-détermination qui dans, par et à travers ce texte, va peser sur l'appréhension du «fait» de la folie.

Cette sur-détermination peut à son tour être entendue en un double sens. Par ce texte, en premier, se trouve véritablement conquise la notion d'«humeur» mélancolique qui, par combinaison avec les trois autres «humeurs», va donner un certain nombre de théories qui, jusqu'à l'invention de la psychanalyse, vont déterminer l'appréhension de la folie. Puissance de la langue grecque : la folie est d'abord mélancolie. Elle le demeurera pendant plus de deux mille ans avant de culminer, en pleine période classique, dans l'ouvrage de Burton, étrangement oublié par Foucault, *Anatomy of Melancholy*

En premier lieu donc, ce texte relève de ce qu'il faut appeler l'histoire véritable de la folie — quoiqu'il ne soit pas mentionné par Michel Foucault, qui ne se préoccupait, il est vrai, que de l'histoire de la folie à l'époque classique¹.

Deuxièmement, et dans l'invention de la psychanalyse, la notion de mélancolie, on l'a peu remarqué, joue un rôle essentiel. Que l'on compare et mesure la distance qui sépare et unit les premières *Lettres à Fless* de l'article de 1915 *Deuil et Mélancolie*, et l'on y verra la psychanalyse naître et se transformer du traitement de la question de la mélancolie. En provenance directe, dans les *Lettres*, de la puissance d'une sexualité refoulée, empêchée ou exacerbée (frigidité, coïtus interruptus et masturbation sont à la fois causes et symptômes de la mélancolie), dans l'article de la *Métapsychologie*, la mélancolie fait retour pour être ré-articulée en fonction des concepts alors fondamentaux : comparée au travail du deuil, elle est pensée en fonction de la mise en valeur d'un narcissisme originaire comme perte du soi. Qu'est-ce donc, demandera Freud, «qui absorbe si complètement les malades»? Aristote avait posé la question différemment : qu'est-ce qui peut

1 *L'Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972. Même s'il ne se préoccupait que de cette période déterminée, je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi Foucault a omis de citer l'ouvrage, fondamental entre tous, de M. Burton, *Anatomy of Melancholy*, paru à Oxford en 1638, qui portait, chose tout à fait remarquable pour un philosophe, la subscription suivante Democritus Junior. Notons d'ailleurs que M. Panofsky, dans ses *Essais d'icologie*, traduits chez Gallimard, à Paris en 1967, avait déjà démontré l'importance considérable de ce texte à l'époque de la Renaissance.

rendre exceptionnel en certains domaines d'exception? Rendre à nouveau ce texte disponible et accessible, voilà qui pourra permettre quelques comparaisons. Ne serait-ce que pour rendre à nouveau sensible la distance qui nous lie toujours à ce trou noir qu'est la folie.

Historiquement et différemment, ou plutôt au plus près de ce que d'aucuns appellent notre modernité, ce texte est également important en ce qu'il relève immédiatement de la courte période qui a vu la naissance de la psychanalyse. Si, ce qui n'est peut-être pas nécessairement évident, l'on s'accorde pour reconnaître que la psychanalyse est née à l'occasion d'un échange de lettres entre Freud et Fliess², lettres rassemblées en français dans un volume intitulé *la Naissance de la psychanalyse*, il faut alors s'empresse de signaler que le problème de la mélancolie, dans sa détermination aristotélicienne, y occupe une place centrale. Voir, en particulier, le manuscrit «G» non daté mais expédié le 7.01.1895, publié aux pages 91 et suivantes.

Et pour poursuivre dans le sens d'une histoire du développement de la théorie psychanalytique, conférer le manuscrit «G» à cet autre texte célèbre intitulé *Deuil et Mélancolie* (1915) publié, en français, comme un article, dans un ouvrage qui porte le titre *Métopsychole*. Or dans un texte, qui précède le manuscrit «G» intitulé, comme il se doit, manuscrit «F», et pour souligner la monumentale présence d'Aristote sous la détermination freudienne qui, nous tenons à le souligner, bougera peu, nous trouvons ceci : «Il est tout à fait possible que le point de départ d'une semblable mélancolie légère se trouve, chaque fois, dans l'acte sexuel, qu'il y ait exagération de ce dicton physiologique : *«omne animal post coitum triste»* (*ibid* , p. 90). Voir de même les étranges apparitions, presque mot pour mot, du texte d'Aristote que nous présentons, tout au long du manuscrit «G», plus précisément à la section VI, p. 97, qu'il ne nous est pas loisible ici de commenter tout au long.

2 Faut-il rappeler que Fliess s'était rendu célèbre, aux yeux de Freud, pour avoir développé une théorie suivant laquelle les organes génitaux féminins étaient rigoureusement analogues aux cavités nasales. Lettre de Freud à Fliess du 8 10 95 «Tes annotations ont renforcé mon impression première il faudrait en tirer une brochure indépendante sur *Les voies nasales et la sexualité féminine*» Fliess suivra ce conseil à la lettre et publiera en 1897, un travail intitulé «*Rapports entre le nez et les organes sexuels féminins*» Rappelons également que c'est en date du 31 10 95 que Freud fera part à Fliess d'une bien étrange découverte «c'est dernièrement l'étude de l'acte sexuel qui m'a préoccupé. J'y ai découvert la pompe à volupté (non pas la pompe à air) ainsi que d'autres curiosités, mais motus là-dessus pour le moment. Ensuite ce sera un article consacré à la migraine. C'est à cause d'elle que j'ai fait une incursion dans le mécanisme de l'acte sexuel.» Le même, Sigmund, se serait par après transformé en une gigantesque oreille pour recevoir, sans doute d'au plus près, des résonances sourdes — d'ententes oubliées?

Si l'on voulait, maintenant, expliquer cette présence de la détermination aristotélicienne au moment de la supposée découverte, tout à coup, de ce nouveau *continent* qui s'appellera l'Inconscient, rappelons que Freud avait suivi, en 1875, à l'Université de Vienne, les cours de Frantz Brentano qui était un excellent aristotélicien.

Le texte est enfin essentiel — c'est la raison qui nous a poussé à en offrir une nouvelle traduction — pour sortir la question du théâtre athénien — et donc la question de la Tragédie — de certaines sous-officines médicales et de soubassements religieux, où des générations de philologues et de philosophes l'ont littéralement enterrée. Et la tâche de l'enterrement n'est pas terminée, s'il faut en croire la dernière traduction de la *Poétique* parue au Seuil en 1980.

Il s'agit donc de la célèbre question de la *Katharsis* et donc de la définition de la fonction, de l'effet ou du travail (*ergon*) de la Tragédie.

Impossible évidemment d'ouvrir toute la question à laquelle des bibliothèques sont consacrées. Mais rappelons une chose essentielle : lorsque je vais au théâtre, je puis y aller pour de multiples raisons, dont l'une est fondamentale : je puis y aller pour *jouir*, c'est-à-dire prendre part à un type de plaisir que la présentation scénique pourra me procurer. Lorsque, par contre, je vais voir un médecin ou un curé, je ne m'attends certes pas à un plaisir du même type, quoique certains opéreront sans doute la conversion.

Lorsque les philologues se sont trouvés en présence de la notion de *katharsis*, ils ont immédiatement cherché des équivalences. Par bonheur, le livre VIII de la *Politique* semblait «renfermer la clef de la difficulté»³. Au livre VIII, en effet, Aristote se préoccupait de l'effet et de la fonction de certains chants dans l'activité de l'enseignement, la question est toujours actuelle : en éducation, peut-on faire chanter les enfants? Selon sa manière habituelle, le stagirite procède par distinctions entre deux sortes de chants : les chants d'action (*praktika mélè*) et les chants «d'enthousiasme», ces derniers produisent une *katharsis*, c'est-à-dire, ajoute-t-il, un *soulagement* accompagné de plaisir. Ces chants, faut-il le

3 Introduction de M Hardy à son édition de la *Poétique*, Paris, Vrin, 1969. Ce que répéteront d'ailleurs mot pour mot dans leur toute dernière édition de la *Poétique* (p 191), M^{me} Dupont-Roc et M Jean Lallot. Toute clef est d'emblée falsifiable, ce que sait tout bon serrurier, on peut, il est vrai, inventer des «clefs» pour les songes mais, il ne faudrait pas oublier l'histoire. On peut relire, par exemple, M^{me} Marie Delcourt

rappeler, sont ceux que l'on fait chanter aux enfants et aux soldats pour *stimuler* leur vigueur. Or, et c'est, me semble-t-il, essentiel, on ne purge ni ne purifie des soldats avant de les envoyer se faire massacrer! Il est vrai qu'Aristote propose une autre comparaison : avec des processus de pharmacologie qui procurent une «joie sans dommage», processus de pharmacologie qui ouvrent en une double direction, médicale et religieuse. Il est également vrai qu'une doctrine médico-somatique n'est pas une doctrine psycho-religieuse, même si les effets sémantiques, ou, somatologiques, peuvent être analogues : dans un cas, on purge, dans l'autre, on purifie.

Or, dans le texte que vous allez lire, Aristote emploie l'expression de «soulagement accompagné de plaisir», l'un des «équivalents» donc, de la fameuse *katharsis*, dans son acception sexuelle, plus précisément, il emploie la notion de *kouphidzonthai* comme étant la plus apte pour décrire le plaisir sexuel du mâle pendant la copulation, plaisir qui n'est de l'ordre ni de la purification, ni, pire encore, de la purgation — quoique, à nouveau, certains ne se priveront pas de faire la conversion. À mon avis, et cela deviendra clair, me semble-t-il, à la lecture du texte d'Aristote : le théâtre peut être dans la cité l'équivalent de l'un de ces lieux «naturels» où sont élaborés et expulsés des résidus de nourriture utile. De manière analogue, dans le mécanisme de la reproduction sexuelle, le sperme est élaboré et produit dans les testicules pendant la copulation pour être ensuite expulsé. Le mécanisme demeure tout à fait compréhensible sans la volonté de «correction» ou le désir de «sursomption» qui sont inférés et transportés par le jeu des connotations médicales ou religieuses.

Pour insister, reprenons ensemble la définition classique de la Tragédie : «la Tragédie est la mimésis d'une action emportée et achevée, d'une certaine étendue, dans un langage *relevé d'assaisonnements*... et qui suscitent, accomplissant, menant à terme Eléos et Phobos, opère la *katharsis* de telles affections» (*Poèt* 1449 b, 24-28).

La fonction aphrodisiaque des épices était connue d'Aristote, c'est même une théorie fondamentale : l'homme est de tous les animaux celui qui a la plus grande production spermatique, parce qu'il est le seul de tous les animaux à élaborer sa nourriture. Je viens de souligner, dans la définition classique de la Tragédie la permanence de la métaphore culinaire essentielle pour toute saine activité sexuelle.

*CONFIRMATION ULTIME : CETTE PAGE EXTRAITE DE
L'OUVRAGE HISTOIRE DES ANIMAUX LIVRE VII :*

Signes de la puberté chez l'homme

1. (581 a) Le développement de l'être humain d'abord dans le sein de la mère, puis plus tard, jusqu'à la vieillesse, tous les phénomènes qui surviennent en vertu de sa nature propre, se produisent comme nous allons le dire. Nous avons parlé précédemment de la différence entre le mâle et la femelle, et décrit les organes. Le mâle commence d'ordinaire à avoir du sperme à quatorze ans accomplis. Et en même temps apparaissent les poils du pubis, de même que les plantes qui doivent donner des graines commencent par fleurir, comme dit Alcméon de Crotoné. Vers le même temps, la voix commence à se transformer, à devenir plus rauque et plus inégale : elle n'est plus aiguë, mais n'est pas encore grave; elle n'est pas uniforme, mais rappelle les cordes mal tendues et dissonantes : c'est ce qu'on nomme la mue. Ce phénomène se remarque surtout chez ceux qui s'essaient à l'amour. En effet, ceux qui s'y adonnent avec ardeur, ont en même temps la voix qui se transforme en voix d'hommes faits, tandis que chez ceux qui s'en abstiennent, c'est le contraire. Et si l'on réussit à se contenir à force de précautions, comme font certains qui se consacrent sérieusement au chant choral, la voix se conserve longtemps et ne subit qu'une très légère transformation.

D'autre part, il se produit un gonflement des mamelles et des parties sexuelles, qui changent non seulement de volume mais aussi de forme. Il arrive en cette période à ceux qui s'efforcent de provoquer par frottement l'émission du sperme, d'éprouver non seulement du plaisir, quand le sperme sort, mais aussi de la douleur.

AVERTISSEMENT

Le texte que nous avons traduit est celui qui est établi par la *Loeb Classical Library* (Londres, 1957). Nous en avons comparé la traduction avec celle donnée par MM. Panofsky et Klibansky dans leur ouvrage *Saturn and Melancholy*, ainsi qu'à celle de Barthélémy de Saint-Hilaire. Nous remercions vivement M. Vianney Décarie d'avoir bien voulu revoir avec nous la traduction de ce texte et de nous avoir fait part de ses remarques et commentaires, ainsi que M. Paul Bleton qui a tenu à revoir une dernière fois le texte de ce manuscrit.

Nous avons accompagné le texte de notes explicatives destinées à en favoriser l'intelligence.

Question supplémentaire et supplément de question le texte était-il réellement de la main même d'Aristote? Nul ne le peut savoir — nous n'avons pas d'autographe du Maître, et il n'est pas nécessaire de faire de cet état un quelconque psychodrame affadi pour une nuit mythologique blanche Rappelons toutefois que Cicéron et Plutarque le croyaient

Pourquoi tous les hommes qui sont devenus exceptionnels (*périttoi*)¹ en philosophie, en politique, en poésie et dans les arts se sont-ils avérés être mélancoliques (*melankholikoi*), et quelques-uns à un degré tel qu'ils furent atteints des maladies qui proviennent de la bile noire (*mélainès kolès*)², comme, dans nos légendes héroïques, l'histoire d'Héraklès le rapporte? Il semble, en effet, que ce dernier eut été de cette nature (*phuséôs*), aussi les Anciens appelèrent-ils d'après lui du nom du mal sacré (*ièron noson*) les accès des épileptiques Cela est manifeste si l'on considère son être-hors-de-lui (*ekstasis*)³ à l'égard de ses enfants et

- 1 *périssois* : qui dépasse la mesure, d'où extraordinaire, magnifique, remarquable, démesurément grand, d'où démesuré, excessif, superflu, inutile, vain, hors de coutume, exceptionnel, excessif, ce qui est en surplus, en reste, etc Une aire sémantique, donc, qui va principalement de l'exceptionnel au surplus Le terme est commun en grec où il a souvent une valeur de réprobation Par exemple, chez Sophocle, Antigone (v 168 et 780) et Électre (v 155) sont toutes deux déclarées *périttoi* Chez Aristote, tout au contraire, le terme a principalement une valeur technique on serait exceptionnel par la présence ou le travail dans le corps d'un surplus, ou mieux, d'un résidu *périsomma*
- 2 *mélainès kolès*, littéralement la bile noire (*atrabilis*) La bile est un excrément, un résidu (*périsomma*) élaboré, à partir de la nourriture déjà digérée, par le foie Tous les organes se définissent ainsi par une fonction de transformation de la nourriture Ces résidus peuvent être une transformation de nourriture utile ou inutile Le dernier degré, le stade ultime de transformation de nourriture utile est le sperme Lorsque la «substance» ainsi formée est de couleur noire ou sombre (*mélas*), elle est éminemment maléfique Le mot «noir» (*mélas*) signifie plus que la simple couleur Des douleurs «*mélainai*» sont des douleurs horribles, le vin rouge est littéralement noir ou sombre en grec, enfin, les femmes noires ou sombres, celles qui ont le teint foncé, sont caractérisées et «typées» chez Aristote, cf , *Génération des animaux*, 1, 20, 728 a, 3-5
- 3 *ekstasis* : être hors de soi, d'une stase, d'une stabilité ou d'une position, déplacement, déviation, dégénérescence En *Physique IV*, par exemple, le temps sera cause de destruction «puisqu'il est le nombre du mouvement et que le mouvement fait sortir de soi-même le subsistant» Nous conserverons cette traduction pour distinguer l'*ekstasis* d'autres notions connexes également utilisées dans ce texte, celles, principalement de «*mania*» et d'*ubris*»

l'éruption d'ulcères qui se produisit peu avant sa disparition sur le mont Oëta⁴, car cela apparaît chez nombre de ceux qui souffrent de la bile noire. De semblables ulcères apparurent également chez Lysandre, le Lacédémonien⁵, peu avant sa mort. Il en alla de même avec Ajax⁶ et Bellerophon⁷; le premier devint tout à fait hors de lui (*ekstatikos*), le second ne recherchait que des endroits déserts. Aussi, Homère put-il écrire à son propos

Mais lorsqu'il eut été pris en haine par les dieux, alors il erra seul sur la plaine d'Elée, se rongant le cœur, fuyant les sentiers des hommes II. VI, 200.

De nombreux autres héros paraissent avoir souffert de même façon. Après eux, il y eut aussi Empédocle⁸, Platon⁸, Socrate⁸ et de nombreux autres bien connus. Et c'est encore le cas de la plupart des poètes. Plusieurs d'entre eux, en effet, sont atteints de maladies corporelles qui proviennent de ce genre de tempérament (*kraisis*)⁹; tandis que chez d'autres c'est leur

- 4 Il est impossible de savoir à quel Héraklès, Aristote, ici, fait référence. Il y a, autour d'Héraklès, autant de légendes que ses exploits sont multiples. Chez Sophocle, par exemple — c'est là tout le sujet des *Trachiniennes* — après avoir été transformé en une plaie pullulante par le manteau que lui avait offert Déjanire pour s'assurer de sa fidélité, il exigera de son fils, Hyllos, qu'après avoir mis le feu au foyer qui doit le consumer, donc de s'être transformé en parricide, il épouse la belle Iole, la dernière conquête du père. «C'est la seule façon pour moi, ajoutera-t-il après avoir obtenu l'assurance que ces deux derniers désirs seront satisfaits, d'accomplir avec joie un acte qu'on n'achève jamais qu'à contrecœur.»
- 5 Lysandre, général spartiate qui mit fin à la guerre du Péloponnèse en défaisant la flotte athénienne à Aegospotamos en 405. Après le siège du Pirée et la reddition d'Athènes, il entra triomphant dans la ville en 404 et appuya l'établissement des Trente. Il tenta de transformer la constitution de Sparte, mais fut tué en 395 avant d'avoir pu réussir.
- 6 Ajax, alors qu'Homère (II, 2, 527 s.) fait d'Ajax un être frustré, caractérisé par une violence grossière, Sophocle consacra à son emportement une pièce. Emporté par la déesse qui viendra littéralement coiffer son désir de vengeance, il massacrera un troupeau de bœufs et de bœliers, reste d'un butin conquis, croyant qu'il s'agissait d'Ulysse et des chefs de l'armée des Grecs. Peu à peu le jour se fait en lui et il découvre, lui le valeureux guerrier, l'ampleur de la méprise dont il a été la cause. Il décide alors de se suicider de manière à ce que son cadavre occupe le devant de la scène — son action devra être jugée par ceux-là même qui en furent la cible.
- 7 Bellerophon — autre personnage mythique célèbre par ses exploits. Il s'attira la haine des dieux en voulant atteindre l'Olympe monté sur Pégase.
- 8 Empédocle, Platon et Socrate sont trop connus pour que nous nous permettions d'insister. Peut-on pourtant, pour le seul Socrate, tirer confirmation de ce passage, comme le font Klíbanky et Panofsky (*Saturn and Melancholy*, p. 39) pour appuyer la description de Sextus Empiricus (*Adversus Dogmaticos* 111, 20-22) suivant laquelle Socrate était tout à fait incontrôlé, irascible et sensuel par nature et n'atteignant au niveau du philosophe que par un effort délibéré? Sur un terrain différent, d'après Diogène Laërce, (*Vies* V, 2, 44 et IX, 6) ce serait à cause d'une mélancolie qu'Héraclite laissa la plupart de ses œuvres inachevées.
- 9 *kraisis* : action de mêler, mélange, objet qui résulte d'un mélange, alliage ou constitution d'un corps. En médecine, le terme a aussi le sens de ce que nous

nature qui les a manifestement enclins à des affections (**pathè**) de ce genre
Mais en somme, comme on l'a mentionné, ils sont tels par nature

Il faut donc que nous en saisissons la cause (**aitia**)¹⁰, et d'abord en prenant un paradigme, le vin. Car le vin, pris en de grandes quantités, semble provoquer ces mêmes dispositions que nous attribuons aux êtres mélancoliques, et une fois bu, il produit (**poien**) la plupart des modifications du comportement (**èthos**)¹¹ — il peut rendre coléreux, affable, compatissant, ou vif, mais ni le miel, ni le lait, ni l'eau, ni rien de semblable ne le peut. On pourrait voir que le vin produit (**apergazétai**) toutes sortes de comportements (**èthè**) en observant comment il transforme depuis le début ceux qui le boivent, car les trouvant froids dans la sobriété et silencieux, une quantité à peine trop grande a-t-elle été bue qu'elle les rend loquaces, une plus grande quantité les rend grandiloquents et vantards, et, c'est impudents qu'ils passent à l'action, bu en quantité encore plus considérable, il les rend emportés (**manikous**)¹² et déchaînés (**ubristas**)¹³, une trop grande quantité, enfin, les décompose (**ekluei**) et les rend stupides (**mòrous**) comme ceux qui sont épileptiques depuis l'enfance ou qui sont sujets à une mélancolie excessive. Ainsi, tout comme un homme voit son comportement (**èthos**) transformé en buvant et en se servant d'une certaine quantité de vin, ainsi trouvons-nous des hommes cor-

appellerions un tempérament, flegmatique, bilieux, lymphatique, mélancolique. D'après ce passage, c'est ce dernier aspect qui devrait l'emporter. Il y aurait deux types de mélancoliques : ceux chez qui, par suite de politique, de poésie ou de philosophie, ce résidu qu'est la bile noire est amené à se développer, ceux chez qui, sans cet apport, la bile est naturellement abondante. L'essentiel, comme cela paraîtra plus bas, est que nous soyions tous de cette nature.

- 10 **aitia** : il y a, chez Aristote, quatre genres de cause : matérielle, ce de quoi ou ce à partir de quoi la chose est élaborée (le marbre pour la statue, la bile noire pour la mélancolie), formelle, ce qui permet d'en distinguer ou d'en discerner le résultat (la statue «représente» Aphrodite ou Dionysos, tel comportement est mélancolique), instrumentale (la statue est l'œuvre de tel ou tel sculpteur), enfin, la cause dite finale : ce en vue de quoi, mais qui n'y est pas directement ou immédiatement relié, la chose est faite. La santé est en ce sens «cause» de la marche, ou le culte pour la statue. Dans l'étude précise de la mélancolie, Aristote se préoccupe principalement du rapport de la cause formelle — les modifications reconnaissables du comportement — à la cause matérielle.
- 11 **èthos** : séjour habituel, lieu familial, demeure — caractère habituel, coutume, usage — manière d'être ou habitudes d'une personne. Comme il s'agit toujours, dans ce texte, des modifications produites dans le comportement par la bile, le vin, la sexualité, nous le traduirons alors toujours par comportement.
- 12 **manikos** : être saisi d'un transport, être enthousiaste, exalté, etc. Dans le **Phèdre**, on le sait, l'emportement et l'exaltation sont conditions de la poésie et de la philosophie. De même, dans la **Poétique** : «Aussi l'art de la poésie appartient-il à des hommes naturellement bien doués ou à des hommes exaltés (**manikou**)» (1454, a, 33-34).
- 13 **ubristas** : violent, fougueux, emporté. Ce sera le cas des prétendants de Pénélope, du centaure Nessos dans les **Trachiniennes** (v 1096), des animaux dans les **Bacchantes** (v 743 s), du déchaînement d'un fleuve (Eschyle, **Prométhée**, v 723 s).

respondant à chacun de ces comportements¹⁴. Car tout ce qu'un homme peut être à l'instant où il est ivre, un autre peut l'être par nature; l'un est bavard, un autre est agité, un autre pleure abondamment; le vin peut rendre telles certaines personnes, c'est là pourquoi Homère a écrit :

Et il dit que mes larmes coulent parce que je suis lourd de vin. (Od. XIX, 122)¹⁵.

Car les hommes deviennent parfois compatissants, sauvages ou silencieux; quelques-uns, en revanche, maintiennent un silence complet, plus particulièrement les mélancoliques qui sont hors d'eux-mêmes (*ekstatikoi*). Le vin fait aussi que les hommes sont portés à l'amour; un signe en est que sous l'influence du vin, un homme peut être porté à embrasser quelqu'un que, sobre, absolument personne n'embrasserait, soit à cause de son apparence (*eidos*), soit à cause de son âge. Le vin rend exceptionnel (*perittoï*) non pour longtemps, mais pour un court temps, alors que la nature le fait pour toujours, à savoir : aussi longtemps qu'on est; car certains hommes sont naturellement audacieux, d'autres silencieux, d'autres compatissants et d'autres enfin timides. Aussi est-il manifeste que c'est par le moyen d'un même (*dia tou autou*) que le vin et la nature façonnent le comportement de chacun; car toutes les choses sont élaborées en étant réglées par la chaleur. Et l'humeur (*chumos*)¹⁶ et le tempérament (*krasis*)¹⁷ de bile noire, en somme, sont du *pneuma*¹⁸ (*pneumatika*); c'est pourquoi les médecins disent que les maladies qui donnent

14 L'analogie est donc claire : les manifestations mélancoliques sont à la présence de la bile noire ce que sont les manifestations de l'ivresse à la quantité de vin. Par ailleurs, à chacun de ces états provoqués par le vin ou l'excès de bile, correspondent des états de nature. Or, il est un état où cette analogie de l'emportement par ivresse, ou excès de bile, est non seulement stable mais encore définit un mode d'être — et c'est celui de la jeunesse. «De même, dans la jeunesse et en raison de la croissance, les hommes sont dans un état analogue à l'ivresse. Pourtant, la jeunesse ne manque pas d'agrément. Quant à ceux qui sont mélancoliques, ils ont sans cesse besoin d'un traitement. Leur corps est perpétuellement en proie à mille morsures du fait de leur *krasis* et ils se trouvent toujours en un état de tension violente» *Éthique à Nicomaque*, VII, 14-6, trad. Voilquin.

15 La citation donnée par Aristote ne correspond pas tout à fait au texte que nos philologues considèrent comme actuel. Dans la bouche d'Ulysse, au vers 122, Bérard met : «Vous finirez par mettre au compte de l'ivresse ce déluge de larmes.»

16 *khumos* (chyme), liquide épais, produit de fusion, suc, etc., ce qu'Aristote vise, ici, c'est évidemment cette humeur sombre, la bile noire, qui est physiquement caractéristique des mélancoliques.

17 *krasis*. À nouveau, nous traduisons *krasis* par tempérament. Nul doute que ce tempérament ne provienne d'un mélange corporel; un tempérament de bile noire est un tempérament où la bile est ou peut être en excès. L'important est qu'avec ces deux notions de *khumos* et de *krasis*, Aristote va pouvoir faire intervenir les éléments de sa thermodynamique. L'un et l'autre seront affectés par la chaleur thermodynamique qui est également une hydraulique puisqu'il ne s'agira que de la circulation et de l'expulsion de liquides excédentaires.

18 *pneuma* : le terme, technique chez Aristote, est intraduisible, aussi le laissons-nous tel quel. Par *pneuma*, dans G A 736 a, 1, Aristote nous dit signi-

fier de l'air chaud (**to de pneuma esti thermos aër**) Pour la traduction de cette phrase, nous ne pouvons suivre MM Panofsky et Klibansky (t c) qui écrivent «**Now melancholy, both the humor and the temperament, produce air**» B de St-Hilaire était plus près du grec lorsqu'il écrivait «Et l'élément de la bile noire, ainsi que son mélange, n'est que de l'air » S'il est préférable de ne pas traduire le **pneuma**, on peut du moins décrire le processus de sa production et de son élaboration. La nourriture digérée subit une première coction qui la transforme en flegme (G A 725 a, 15), puis en sang, qui est la forme finale de la nourriture élaborée (G A 726 b 1). Cette forme finale n'est pourtant pas terminale, puisque les résidus (**périsomma**) de nourriture utile pourront à nouveau être transformés en d'autres produits — c'est d'ailleurs le propre de chacun des organes de travailler à cette élaboration (**ergasias**). Le dernier produit élaboré, le plus précieux et le plus condensé est évidemment le sperme ou, à un degré moindre, chez la femelle, le sang menstruel (G A 726 b, 30-35) et le lait (G A 11, 4, 739 b 20-25). L'action du sperme, lors de la fécondation, est analogue à celui de la présure sur le lait — le sperme communique à cette matière première (**proté ulé**) qu'est le flux menstruel sa chaleur et son mouvement, littéralement, il la saisit ou l'amène à coagulation. Cette «coction» par laquelle la nourriture est élaborée — du verbe «**pettein**» qui signifie d'abord faire cuire, au four, au soleil, faire mûrir, fermenter, digérer, etc — pour être transformée en sang, cette coction est évidemment fonction de la chaleur. C'est par une chaleur interne, supérieure chez le mâle, que ce dernier peut élaborer ses résidus de nourriture utile jusqu'au stade suprême, celui du sperme, qui doit être produit, faute de quoi il y aurait un risque d'accroissement illimité (G A 725 a, 18-21), et qui doit être expulsé, faute de quoi il risque de tourner à l'aigre et d'engendrer des produits de dissolution. Dans d'autres textes des **Problématas**, comme dans celui-ci, le rapport est immédiatement fait de la mélancolie à l'expulsion du sperme. Dans les **Problématas** 4, par exemple, l'acte sexuel est présenté comme apte à guérir quelques-unes des maladies qui proviennent du flegme. Et, plus bas dans le même texte, il est précisé que les hommes chauds, vigoureux et bien nourris sont sujets, s'ils ne se livrent pas à l'acte sexuel, à de fréquents accès de bile «tout en eux devient plus âcre — leur flegme prend un goût salé et la couleur de leur teint s'altère» (**Pbtas**, 4, 17-30). Or, cette coction qui produit le sang sous l'effet de la chaleur est elle-même fonction de la pneumatisation du sang. Cette pneumatisation s'opère à l'occasion des pulsations du cœur qui sont transmises aux veines, aux artères et aux autres organes, de manière analogue, la coction du sperme s'opère dans les testicules pendant la copulation (G A 718 a, 6-10). Cette interprétation mécanisme ne peut évidemment être prise à la lettre — la pneumatisation n'étant qu'un effet ou une fonction de la pulsation ou du frottement — car ce serait manquer l'aspect quasi-divin du **pneuma**, celui par lequel il participe de la matière céleste éthérée. Cette chaleur, en effet, qui rend les semences fécondes «n'est ni du feu ni une substance de ce genre, mais le **pneuma** emmagasiné dans le sperme et dans l'écumeux, et la nature inhérente à ce **pneuma** et qui est analogue à l'élément astral», au pouvoir, par exemple, du soleil dans la génération des plantes (G A 736 b, 35 — 737 a, 5). Cette chaleur générative ou transformative (pour les aliments et les différentes coctions) n'est donc pas une chaleur ordinaire, elle est du **pneuma**, c'est-à-dire «une substance «plus divine» que le feu, l'air, l'eau ou la terre et «analogue» à ce cinquième élément qu'est l'éther. C'est par ailleurs ce **pneuma** et la nature qui y réside qui est le véhicule de l'âme, c'est également ce **pneuma** que l'âme utilise comme un instrument et pour la croissance, et pour le maintien en vie, et pour fournir le mouvement qui animera l'embryon. Il s'agit donc, et c'est le moins que l'on puisse dire, d'une substance véritablement métaphysique. Enfin, dernière caractéristique importante, ce **pneuma** n'est pas importé de l'extérieur, il n'a aucun rapport avec l'air que chacun peut respirer, fut-il chaud, ou avec ce que l'être peut négocier de ses rapports avec le monde environnant, il est **sumphuton**, inné. Sa meilleure description est

l'asthme et les maux de l'hypocondrie sont dues à la mélancolie Et le vin¹⁹ a le pouvoir de produire du **pneuma**²⁰ C'est pourquoi sont semblables par nature et le vin et le tempérament (**krasis**) (sous entendu de bile noire) L'écume rend manifeste que le vin contient du **pneuma**, car l'huile, bien que chaude, ne produit pas d'écume, au lieu que le vin en produit beaucoup, et le vin sombre (**mélas**) plus encore que le blanc, parce qu'il est plus chaud et plus corporel (**sômatôdestéros**)

Et c'est par tout cela que le vin porte les hommes aux plaisirs de l'amour (**aphrodisiastikou**)²¹, qu'à juste titre l'on dise que Dionysos et Aphrodite vont bien ensemble, et les mélancoliques²² sont en majorité des libertins (**lagnoi**) Car l'acte sexuel est rapport au **pneuma**²³ Un signe en est le sexe (**aidoion**) à la façon dont petit il s'accroît rapidement par gonflement Et bien avant qu'ils ne puissent émettre du sperme, les garçons encore enfants, mais proches de la puberté, éprouvent du plaisir chaque fois que par licence ils frottent leur sexe, ce plaisir s'engendre manifestement par le **pneuma** passant à travers les pores par lesquels, par après,

donc celle d'un liquide plus ou moins dense à l'intérieur duquel est emprisonnée une certaine quantité d'air, d'où l'usage fréquent des métaphores de la «mousse» ou de l'«écume» (**aphrôs**) qui, comme on le verra plus bas, donnent littéralement naissance à Aphrodite

- 19 L'analogie du vin et de la bile se précise c'est par la présence ou le travail en eux d'un **pneuma** transformationnel qu'ils sont semblables par nature
- 20 Que le vin contienne du **pneuma**, cela est manifeste pour Aristote à l'écume ou à la mousse qu'il produit lorsqu'il est chauffé, ou soumis à l'action d'une certaine **thermon**. C'est par cette dernière, on le sait, que sont produites les différentes coctions dont nous avons parlé Chauffer un liquide, c'est ainsi libérer le liquide du **pneuma** qu'il contient Or, il en va rigoureusement de même avec le sperme qui est défini comme de l'écume, mais avec des propriétés particulières il se liquéfie en refroidissant et il prend la transparence de l'eau, il ne se solidifie pas «quand on l'expose en plein air par temps de gel» (G A 735 a, 35) La raison en est la quantité de **pneuma** qu'il contient Il faut d'ailleurs remarquer que c'est à partir de ces caractéristiques du sperme qu'Aristote donne sa définition du **pneuma**
- 21 être porte aux plaisirs de l'amour (**aphrodisiastikou**), c'est évidemment avoir rapport à l'écume (**aphrôs**) et dans G A Aristote fait dériver le nom d'Aphrodite de la racine **aphrôs** «Les Anciens n'ignoraient pas que la nature du sperme est celle d'une écume En tout cas, c'est de cette substance qu'ils ont tiré le nom de la déesse qui préside à l'union des sexes» (736 a, 20 21) Selon l'une des variantes de sa naissance, Aphrodite serait née du sperme d'Ouranos tombé à la mer
- 22 Dans les **Problématas** 4, si les mélancoliques sont libertins, «c'est parce qu'ils sont pleins de **pneuma** Le sperme n'est qu'une sortie de **pneuma** Ceux donc qui ont beaucoup de **pneuma** dans leur constitution sont poussés nécessairement à désirer s'en débarrasser le plus possible, car c'est un soulagement pour eux» (Pbtas 4, 31)
- 23 Dans ces mêmes **Problématas**, Aristote propose, du phénomène de l'érection une théorie plus mécaniste «D'abord il s'élève parce que le poids descend par derrière les testicules, alors les testicules font levier parce qu'en ce moment les canaux sont pleins de **pneuma** N'est-ce pas aussi parce que le liquide s'accumule et se déplaçant, le volume devient plus grand? Or les choses, quand elles sont trop grandes s'élèvent moins haut parce que le poids est alors plus éloigné du point d'appui du levier» (Pbtas IV, 24)

le liquide (**ugron**) sera porté. L'écoulement du sperme, dans les relations sexuelles, et son éjection²⁴, sont manifestement dus à la poussée du **pneuma**. Aussi, est-ce avec raison que les nourritures et les boissons qui produisent du **pneuma** autour des régions sexuelles (**peri ta aidioia topon**) sont considérées comme aphrodisiaques. Ainsi, le vin sombre produit-il plus que toute autre chose ce que l'on trouve chez les mélancoliques. Cela est manifeste en plusieurs cas; car fermes au toucher (**sklèroi**)²⁵ sont la plupart des mélancoliques, et leurs veines proéminentes; la cause en est non la quantité de sang, mais celle du **pneuma**; quant à la raison pour laquelle ce ne sont pas tous les mélancoliques qui ne sont pas fermes et ne sont pas foncés (**mélas**), mais seulement ceux qui possèdent une assez mauvaise humeur (**cacochyme**), ce sera l'objet d'un autre discours.

Pour revenir à ce dont, au début, nous avons choisi de parler : dans la nature une telle humeur (**chumos**) mélancolique est déjà mêlée; de chaleur et de froid elle est un mélange (**krasis**) et de ces deux, la nature est composée (**sunestèken**). Ainsi, la bile noire (**mélainè kolè**) devient-elle très chaude et très froide. Car le même être peut naturellement souffrir des deux, comme, par exemple, l'eau étant froide, mais suffisamment chauffée jusqu'à bouillir, devient plus chaude que la flamme elle-même, et la pierre et le fer portés au rouge deviennent plus chauds²⁶ que le charbon bien qu'ils soient froids par nature. On trouvera une discussion plus claire de ces choses dans l'ouvrage **Sur le Feu**²⁷.

24. Que le phénomène de l'éjaculation soit fonction du **pneuma**, c'est là une thèse qui sera combattue vigoureusement dans le traité sur la **Génération des animaux**. Dans le cas des pollutions nocturnes, aussi bien mâles que femelles, Aristote notera qu'elles se produisent naturellement sans **pneuma**, c'est la quantité de la matière seule qui s'expulse par son lieu naturel. Et dans le cas de l'acte sexuel, Aristote notera à au moins deux reprises que l'éjaculation n'est pas rapport au souffle ou au **pneuma**, mais que tout au contraire, c'est en retenant son souffle qu'on a le plus de force : «Chez tous les animaux, la sécrétion du sperme se fait comme celle de tout autre résidu (**peritòma**). Chaque résidu se porte à la place qui lui est propre, sans qu'interviennnent la force du **pneuma** ni la nécessité d'aucune autre cause du même genre, contrairement à l'opinion de ceux qui prétendent que les parties sexuelles attirent le résidu à la façon des ventouses, et qu'on exerce une poussée par la respiration, comme s'il était possible que, sans cette poussée, ce résidu particulier, ou ceux de la nourriture solide ou liquide suivissent une autre voie, parce que l'expulsion de ces résidus s'accompagne d'une suspension de la respiration. Ce phénomène est commun à tous les cas où un mouvement est nécessaire, car c'est en retenant son souffle qu'on accumule de la force.» (G.A. 737 b, 28 — 738 a, 9).
25. Le rapport de la nourriture à la production du sperme, et donc au plaisir sexuel, est chez Aristote une constante. Dans la G.A., Aristote notera que si l'homme et la femme sont, de tous les animaux, ceux qui ont une plus grande production de matière séminale par rapport à leur taille, c'est qu'ils sont les seuls à élaborer leur nourriture. Le sperme, on le sait, est un résidu de nourriture utile au dernier degré d'élaboration. Le flux menstruel et le lait le sont à un degré moindre.
26. La thermodynamique aristotélicienne implique donc la production d'un surplus : le chauffé devient plus chaud que le chauffant. On en verra les conséquences pour l'échauffement de la bile noire.
27. Cette référence à un ouvrage **Sur le feu**, absent du catalogue des œuvres attri-

Maintenant, lorsque la bile noire, qui est naturellement froide et ne l'est pas superficiellement (ou à la surface), se trouve dans la situation où nous la décrivons, si elle est en quantité excessive (**uperballè**) dans le corps, elle produit l'apoplexie, la torpeur, l'absence de courage (**athumias**) ou la peur, mais si elle devient surchauffée, elle produit la confiance (ou le bon courage (**euthumias**) accompagnée de chants, l'être hors de soi (**ekstaseis**), l'éruption ou l'exaspération (**ekdzésais**) de plaies et des choses de ce genre. Chez la plupart des personnes, provenant de la nourriture quotidienne, elle ne rend le comportement (**èthos**) en rien différent, mais produit seulement un malaise (**nosèma**) mélancolique. Mais ceux qui sont naturellement de ce tempérament (**krasis**) deviennent aussitôt de comportements très divers (**ta èthè gignontai pantodapoi**), chacun suivant le type de son tempérament, ceux chez qui, par exemple, la bile noire est abondante et froide, ceux-ci deviennent nonchalants et stupides (**moroi**), tandis que ceux chez qui elle est trop abondante et chaude, ceux-là deviennent fous (**manikoi**), bien disposés (**euphucis**), portés aux plaisirs de l'amour (**eròtikoi**) et facilement mus (**eukinètoi**) vers les colères (**thumoùs**) et les désirs (**epithumias**), quelques-uns toutefois deviennent plutôt bavards. Et plusieurs, parce que cette chaleur est proche du lieu de la pensée (**noèrou topou**), sont saisis par les malaises (**nosèmasin**) de la folie (**manikois**) ou de l'enthousiasme (**enthousiastikois**), à cause de quoi apparaissent les Sibylles, les devins et tous ceux qui sont divinement inspirés — quand ce n'est pas par maladie, mais par tempérament naturel. Maracus²⁸, le Syracusain, était encore meilleur poète lorsqu'il était hors de lui (**ekstasis**). Ceux chez qui le trop de chaleur redevient intermédiaire (ou revient à la moyenne), ceux-là sont des êtres mélancoliques²⁹, mais plus intelligents (**phrònimòteroi**), moins excentriques (**ektopoi**) et différant des autres en beaucoup de points, les uns dans la formation (**paideia**), les autres dans les arts, d'autres enfin dans la politique.

Cette disposition (**hexis**) produit aussi beaucoup de différence devant le danger du fait que plusieurs hommes sont parfois inconstants (**anòmalous**) devant les périls (**phobous**). Car ils diffèrent d'eux-mêmes selon leur éventuelle relation dans leur corps à ce mélange (**krasis**)³⁰. Mais le mélange mélancolique est en lui-même aussi variable (**anòmalos**) que la

buées à Aristote, est la raison principale pour laquelle plusieurs se refusent de lui attribuer la paternité de ce texte.

28 Ce Maracus de Syracuse est par ailleurs inconnu.

29 Aristote a en somme répondu à sa question initiale. Comment se fait-il que tous les hommes exceptionnels en politique, en poésie, en philosophie et dans les arts sont mélancoliques. Ils le sont par définition, par principe et par essence puisque le principe même de l'excellence est de la mélancolie du travail dans le corps et du retour vers la moyenne d'un surplus (**périsòsma**). La réponse est donc parfaitement tautologique, mais avec, comme effet principal, la fonction d'inscrire dans le corps, le principe de l'excellence. La suite du texte étudiera, et de manière plus technique, des effets connexes de la mélancolie son rapport à la peur, au suicide, au vieillissement, à la sexualité.

30 À partir de ce paragraphe, le ton du texte s'altère considérablement. Alors que précédemment la notion de **krasis** pouvait être rendue par celle du tempéra-

variété qu'il produit dans les maladies, car comme l'eau, il est tantôt froid et tantôt chaud. Aussi, lorsque quelque nouvelle effrayante est apportée, si cela se produit alors que le mélange est plutôt froid, elle rend craintif; elle a en effet frayé le chemin à la peur, et la peur refroidit. Et le montrent ceux qui sont pris de peur, car ils tremblent. Si le mélange est plutôt chaud, la peur le ramène à la mesure (**eis to métrion**) et rend la personne à elle-même et sans émotion. Il en est ainsi à propos des découragements quotidiens (**athùmias**), car souvent nous sommes en état de tristesse, mais nous ne pouvons dire à propos de quoi, en d'autres moments nous sommes d'un cœur léger (**euthumòs**), mais le pourquoi n'en est pas manifeste.

En somme, de tels états (**pathè**) qui sont dits de surface (**epipolaia**)³¹ se produisent un peu en tous, car en tous est mêlé un peu de cette force (**dunamèòs**), mais ceux chez qui ces états sont en profondeur (**eis to Bathos**), c'est qu'ils sont déjà d'un tel comportement³² (ou caractère) (**èthè**). Tout comme on se différencie par l'aspect (**eidòs**) non pas parce qu'on a un visage (**pròsopon**), mais parce qu'on l'a de telle qualité (**poion**), les uns l'ayant beau, d'autres laid, d'autres enfin sans aucun trait particulier (ou exceptionnel) (**périsson**), ces derniers étant par nature dans la moyenne, ainsi, ceux qui ont un peu de ce mélange sont normaux et ceux qui en ont beaucoup ne sont pas semblables à la majorité. Si cette disposition (**hexis**) est fortement concentrée, ils sont trop mélancoliques, mais lorsqu'elle est mêlée d'une certaine façon ils sont exceptionnels (**perittoï**). Ils sont enclins à des maladies mélancoliques s'ils ne sont pas attentifs, (des maladies) qui se différencient selon les différentes parties du corps : chez quelques-uns les symptômes (**apòsemainei**) sont épileptiques, chez d'autres, ils sont apoplectiques, d'autres sont tout à fait sans courage (**athumiai**) ou ont peur, mais d'autres ont trop confiance, comme ce fut le cas d'Archélaus³³, le roi de Macédoine. La cause d'une telle puissance (**dunamèòs**) est le mélange (**krasis**) et selon qu'il est froid et chaud. Plus froid que l'occasion ne le demande, il produit un découragement (**dusthumos**) déraisonnable (**alogos**); cela rend compte du suicide par pendaison chez les jeunes, et parfois également chez les plus âgés. Mais

ment, indiquant par là que c'était moins la présence physique comme telle de la «substance» mélancolique qui importait, mais plutôt son effet sur le comportement (**èthos**), désormais la notion de «**krasis**» a le sens, chimique, de mélange, et ce, qui intéresse Aristote c'est le rapport du corps à ce mélange. Apparaît également pour la première fois la notion d'«**hexis**» comme pour qualifier cette différence

31 M V Décarie me fait remarquer qu'il s'agit là d'une correction de Forster, qui est acceptée par Flashar, mais qui n'est ni mentionnée ni retenue par Klibansky et Panofsky. La correction nous paraît d'autant plus plausible que la notion d'**epipolaia** était précédemment utilisée.

32 La remarque de la page précédente sur le changement de ton pourrait être appliquée à toutes les notions que nous venons de rencontrer : la substance mélancolique est ainsi une **force** qui produit différents **états** et détermine le **comportement**.

33 Archélaus, roi de Macédoine (413-399), développa la puissance militaire de ce pays en construisant des forts et des routes et tenta d'en accélérer l'hellénisation en invitant à sa cour de nombreux artistes, principalement Euripide.

plusieurs aussi se suicident après une beuverie. Quelques mélancoliques continuent de vivre sans courage (**athumos**) après avoir bu, car la chaleur du vin éteint (**sbennus**) la chaleur naturelle. Mais la chaleur près de la région par où nous pensons et espérons (**elpidzomen**) nous rend de bonne humeur (**euthumos**). C'est pourquoi tous sont ardemment (**prothumôs**) portés à boire jusqu'à l'excès, car beaucoup de vin rend tous les hommes de bonne espérance (**euelpidas**), comme la jeunesse le fait pour les jeunes. Le vieil âge manque d'espoir (**duselpi**) alors que les jeunes en sont pleins (**elpidos plêrês**). Quelques personnes sont saisies de découragement (**dusthumias**) lorsqu'elles boivent pour la même cause (**aitian**) que d'autres le sont après avoir bu. Ceux chez qui, la chaleur se consumant, apparaît le manque de courage (**athumos**), ceux-là sont plus portés à se pendre, c'est pourquoi les jeunes et les vieux sont plus portés à se pendre, alors que la vieillesse consume la chaleur, chez les autres, c'est la passion (**pathos**) qui est aussi quelque chose de naturel. Mais ceux chez qui la chaleur s'éteint soudainement, plusieurs se détruisent, pour la plupart à l'étonnement général, car ils n'en avaient auparavant donné aucun signe. Mais lorsque le mélange dû à la bile noire devient plus froid, comme on l'a dit, il produit un manque de courage multiforme (**athumias pantodapas**), lorsqu'il est plus chaud, il donne du courage (**euthumias**). C'est pourquoi les jeunes sont plus joyeux, et les vieux, plus abattus, les premiers sont chauds, les seconds froids, car la vieillesse est un refroidissement. Mais il peut arriver que la chaleur soit subitement éteinte par des causes extérieures, ainsi, les objets qui sont chauffés par le feu sont-ils refroidis d'une manière non naturelle, comme le charbon lorsqu'on y verse de l'eau. C'est pourquoi quelques-uns se détruisent après avoir bu, car la chaleur issue du vin est un élément introduit de l'extérieur, et, lorsqu'elle est éteinte, l'affection se présente (**sumbanei to pathos**)

Et aussi, après la relation sexuelle, la plupart des hommes deviennent déprimés (**athumoterôi**), mais ceux qui émettent beaucoup de résidus (**périttôma**) avec le sperme³⁴ sont plus joyeux car ils sont allégés (**kouphidzonthai**)³⁵ de résidus, de **pneuma** et chaleur excessive (**thermou uperbolês**). Mais les autres sont habituellement assez déprimés (**athumôtéroï**), ils sont refroidis par la relation sexuelle parce qu'ils se

34 Le sperme, on l'a vu, est un résidu de nourriture à son dernier degré d'élaboration (G A 726a,26) ou encore, le résidu final d'une quantité de nourriture utile, auquel résidu peuvent se mêler des quantités de nourriture inutile. Cette quantité (de nourriture utile) est nécessairement infime car «il faut considérer que les animaux et les plantes s'accroissent un petit peu chaque jour si le même être recevait sans cesse cette minime addition, il deviendrait d'une taille excessive» (G A 725a,18-21). Que le sperme soit principalement un résidu de nourriture utile, on le voit à ceci qu'«un affaiblissement suit la moindre émission de sperme» — «comme si le corps était privé du produit final de la nourriture». Cet affaiblissement n'est pas général, puisque chez certains, «pendant une courte période qui correspond à la force de l'âge, cette émission produit un soulagement quand le sperme surabonde» (G A 725b,8-10).

35 Ce soulagement (**kouphidzonthai**), parfois accompagné de plaisir qui est ici fonction stricte de la quantité seule de la perte émise, sera, on le sait, en **Politique VIII**, et dans le cas cette fois des «chants d'enthousiasme»,

départissent de quelque chose d'important (**hikanôn ti**). Cela est manifeste en ceci que la quantité de sperme émise est petite.

Pour résumer ce que nous avons dit, les mélancoliques, parce que le pouvoir de la bile noire est inconstant (**anômalon**), ne sont pas constants (**anômaloi**); ce pouvoir devient en effet et très chaud et très froid. mais parce qu'il façonne le comportement (**êthopoios**) — car le froid et le chaud, par-dessus tout ce qui est en nous, façonnent le caractère —, tout comme le vin mêlé en plus ou moins grande quantité au corps, il nous fait de tel ou tel comportement. Les deux, et le vin et la bile noire, contiennent du **pneuma**. Mais puisqu'il est possible qu'une inconstance (**anômalian**) soit un heureux mélange (**eukraton**) et soit, d'une heureuse manière, disposition (**diathesin**), puisque la disposition peut être là où il le faut plus chaude et de nouveau plus froide, ou le contraire, et cela à cause de la présence de l'excès (**uperbolèn**), tous les mélancoliques sont exceptionnels, non pas par quelque maladie, mais par nature.

synonyme de la «catharsis». Et c'est en s'appuyant principalement sur ce passage de **Politique** qu'on nous présente le sens de la catharsis comme oscillant principalement de la «purgation» (médicale) à la «purification» (religieuse) de ces deux affects ou passions (**pathêma**) que sont pitié et crainte et qui, suscitées par la tragédie, sont effacées, purifiées ou expurgées par elle. Ne faut-il pas plutôt y voir, suivant le paradigme sexuel qui n'est ni proprement médical, ni proprement religieux, quelque chose comme l'expulsion (naturelle) d'un surplus ou d'un résidu particulièrement bien élaboré et exprimé? Que l'on revienne alors à la définition célèbre de la tragédie, et l'on y verra que comme l'expression des autres surplus, elle est fonction stricte de l'élaboration de la nourriture : «Donc la tragédie est l'imitation (mimêsis) d'une action emportée (**spoudaias**) et achevée (**teleias**), d'une certaine étendue, dans un langage relevé d'assaisonnements (**hêdusmênologô**) d'une espèce particulière suivant les diverses parties, (imitation faite) par des êtres agissants (**drôntôn**) et non par des narrations, et qui, accomplissant, achevant, menant à terme (**pérainousa**) Pitié et Crainte, opère la catharsis de telles affections (**pathêmatôn**).» (**Poét.** 1449b, 24-28). Cette catharsis étant la fonction principale ou l'œuvre propre de la tragédie à la différence des autres modes ou genres littéraires.